



**HAL**  
open science

# Quand lire n'est pas comprendre. Le déchiffrement inachevé du méroïtique

Claude Rilly

► **To cite this version:**

Claude Rilly. Quand lire n'est pas comprendre. Le déchiffrement inachevé du méroïtique. Bulletin de la Société française d'égyptologie, 2022, 205. hal-03925556

**HAL Id: hal-03925556**

**<https://hal.science/hal-03925556>**

Submitted on 25 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Quand lire n'est pas comprendre... *Le déchiffrement inachevé du méroïtique*

Claude Rilly  
CNRS-LLACAN / EPHE

27 septembre 1822. À Paris, dans la grande salle du Palais de l'Institut, comble pour l'occasion, Jean-François Champollion donne lecture de la *Lettre à M. Dacier*. Moment fondateur de l'égyptologie moderne et étape cruciale du déchiffrement des hiéroglyphes, dont on fête cette année le bicentenaire. Le même jour, au Caire, l'explorateur nantais Frédéric Cailliaud touche enfin au port qu'à la suite des armées de Méhémet Ali lancées dans la conquête du Soudan, il avait quitté deux ans plus tôt avec l'espoir de découvrir les monuments antiques de ce pays et sa capitale oubliée, la mythique Méroé. Parmi les nombreux dessins qu'il rapporte de ses voyages figurent des copies de textes hiéroglyphiques égyptiens, comme la liste des rois du temple de Séthi I<sup>er</sup> à Abydos, qui sera d'une grande utilité pour Champollion. Ce dernier lui apprend que les cartouches relevés sur plusieurs monuments du Djébel Barkal sont au nom du roi « Taracus », soit la version grecque latinisée de « Taharqo ». Dans la publication de son *Voyage à Méroé* en 1826, Cailliaud, tardivement instruit des progrès du jeune savant, se désole de n'avoir pas copié davantage d'inscriptions hiéroglyphiques<sup>1</sup> :

« Au-dessus de ces figures sont deux cadres renfermant quelques caractères hiéroglyphiques à demi effacés. Si j'avais eu connaissance de la découverte importante que M. Champollion, depuis mon départ de France, avait faite pour parvenir à déchiffrer ces caractères, j'aurais dessiné jusqu'aux moindres fragments de ceux que j'ai vus (...). »

Ses relevés comprenaient également cinq inscriptions murales rédigées, selon ses termes, en « caractères éthiopiens » – c'est-à-dire en écriture cursive méroïtique – qui appelaient un nouveau déchiffrement. Il fallut toutefois presque un siècle pour qu'un autre égyptologue, Francis Llewellyn Griffith, armé de la science créée par Champollion, lève le voile sur l'écriture ancienne du royaume de Kouch. Mais il s'avéra alors que le décodage des signes n'était que la première étape d'un déchiffrement des textes, bien plus long et bien plus ardu, car c'était désormais la langue, inconnue et disparue sans descendance, qui faisait obstacle. On pouvait la lire, au sens le plus restreint du terme, mais on ne la comprenait pas. Bien que d'importantes avancées aient été récemment réalisées, le déchiffrement du méroïtique reste aujourd'hui un travail en cours d'achèvement.

### **La langue méroïtique : un aperçu historique**

La langue méroïtique n'est pas originaire des rives du Nil, mais du Sahara, plus exactement des étendues autrefois verdoyantes du Nord-Kordofan et du Darfour, à l'ouest du Soudan. Selon les recherches de Gerrit Dimmendaal et de l'auteur de ces lignes, appuyées sur les travaux archéologiques du Heinrich-Barth-Institut de Cologne<sup>2</sup> entre 1980 et 2007, c'est dans le bassin du Wadi Howar que s'est

---

<sup>1</sup> Fr. Cailliaud, *Voyages à Méroé, au Fleuve Blanc, au-delà du Fâzoql, dans le Midi du royaume de Sennâr, à Syouah et dans cinq autres oasis, faits dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822*, Paris, 1826, p. 172.

<sup>2</sup> Pour une synthèse des travaux des projets archéologiques de l'équipe de Cologne, appelés successivement BOS et ACACIA, voir O. Bubbenzer, A. Bolten et F. Darius (éds.), *Atlas of Cultural and Environmental Change in Arid Africa*, Cologne, 2007; on trouvera aux pp. 148-149 de cet ouvrage l'exposé de G. Dimmendaal sur la diaspora du Wadi Howar. Voir aussi C. Rilly, « The Wadi Howar Diaspora and its role in the spread of East Sudanic languages from the fourth to the first millennia BCE », dans K. Pozdniakov, (éd.), *Reconstruction et classification généalogique: tendances actuelles*, Paris, 2016, p. 151-163. Notez que nos deux théories divergent légèrement sur le stade généalogique représenté par cette diaspora à l'intérieur du phylum nilo-saharien : l'ensemble de la branche « soudanique orientale » selon Dimmendaal, mais seul son rameau septentrional, le « soudanique oriental nord » selon mes travaux.

constituée la famille de langues à laquelle appartenait le méroïtique. Cet immense affluent du Nil, aujourd'hui asséché et ensablé – d'où son surnom de « Nil jaune » – reliait le massif de l'Ennedi, dans l'est du Tchad, à la grande boucle du Nil. Son dessèchement, consécutif à la désertification du Sahara, culmina dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> millénaire, obligeant les tribus d'éleveurs qui en habitaient les berges à se disperser et gagner des régions plus hospitalières. Les ancêtres des Kouchites s'installèrent sur les rives du Nil, sans doute à la fin du III<sup>e</sup> millénaire. Selon une hypothèse récente<sup>3</sup>, ils auraient envahi le royaume de Kerma à la fin du Kerma ancien (2500 - 2050 av. J.-C.), remplaçant l'élite précédente et substituant le nom de « Kouch » à l'ancienne dénomination de « Yam » qui apparaissait par exemple dans le récit de l'explorateur égyptien Herkhouf un à deux siècles auparavant. Faute d'une écriture propre, leur langue protoméroïtique est attestée par les textes égyptiens du Moyen Empire, qui transcrivent occasionnellement les noms des lieux et des dirigeants. C'est notamment le cas des « textes d'envoûtement » de la XII<sup>e</sup> dynastie, où sont énumérés les États voisins de l'Égypte et le nom de leurs chefs, afin que, par des rites de sorcellerie, les magiciens employés par Pharaon puissent réduire à néant leur pouvoir de nuisance. Sur toutes les listes connues, le premier cité de ces États dangereux est le royaume de Kouch, sans doute parce qu'il est le plus méridional. Les noms de ses rois et leur généalogie constituent un corpus trop réduit pour que l'on puisse y détecter des éléments lexicaux connus en méroïtique, mais on y observe un inventaire consonantique réduit, qui contraste avec celui de l'égyptien ancien et correspond bien à la structure phonologique du méroïtique et des langues apparentées.

Vers la fin de la Seconde Période intermédiaire, alors que les Kermaites au sud et les Hyksôs au nord menacent le royaume thébain gouverné par les pharaons de la XVII<sup>e</sup> dynastie, un document originaire de Médinet-el-Fayoum, le papyrus Golénischeff, livre au dos du texte principal une liste d'officiels de Kerma (Fig. 1), sans doute une délégation reçue par le pouvoir hyksôs<sup>4</sup>. Cette fois, plusieurs de ces anthroponymes comprennent des éléments clairement protoméroïtiques. Ils démontrent que, si l'on ne peut être formel sur l'usage de cette langue par les élites du Kerma moyen, les indices étant ténus, il ne fait pas de doute qu'elle est fermement établie à Kouch à la période Kerma classique.

La colonisation égyptienne au Nouvel Empire introduisit au Soudan l'écriture, que le royaume de Kerma n'avait pas connue, ou du moins usitée. Les pharaons de la XVIII<sup>e</sup> dynastie édifièrent à travers le pays de nombreux temples aux murs couverts de textes hiéroglyphiques. L'administration coloniale employa des clercs issus de grandes familles locales, formés à la langue et l'écriture égyptienne. Ainsi le représentant (*jdwn*) du vice-roi de Kouch dans la province méridionale durant le règne de Toutânkhamon, appelé Aménémopé de son nom égyptien<sup>5</sup>, était-il originaire de Miam (moderne Aniba) en Basse-Nubie. Éduqué à l'égyptienne, il avait commencé sa carrière comme scribe auprès du vice-roi Mérymosé sous le règne d'Amenhotep III. La connaissance et l'emploi de l'écriture n'a toutefois concerné qu'une mince élite locale. Après le départ des Égyptiens sous la Troisième Période intermédiaire, elle s'étiola et disparaît. Il faut attendre l'émergence du royaume de Napata pour la voir réapparaître. Dans la tombe d'un des premiers souverains, inhumé sous le tumulus n° 6 de la nécropole d'El-Kourrou, une plaquette gravée en hiéroglyphes égyptiens, découverte dans les fouilles de G. Reisner, transcrit phonétiquement un nom local méroïtique<sup>6</sup>, Qomaloye, qui doit être celui de ce monarque, dont le règne semble remonter au IX<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> Voir K. Zibelius-Chen, « Sprachen Nubiens in pharaonischer Zeit », *LingAeg* 22, 2014, p. 287-288 et Cl. Rilly, « Où en est le déchiffrement du méroïtique, langue ancienne du Soudan ? », *CRAIBL*, 2019, Fasc. I, p. 464.

<sup>4</sup> Cl. Rilly, « The Earliest Traces of Meroitic », dans D. Payne et M. Reh (éds.), *8th Nilo-Saharan Linguistics Colloquium, Hamburg, 21-25 August 2001*, Cologne, 2007, p. 207-214.

<sup>5</sup> Il fut inhumé dans le cimetière égyptien de Soleb, alors chef-lieu de la province méridionale de Kouch : voir M. Schiff Giorgini, *Soleb II. Les nécropoles*, Florence, 1971, p. 98, 227-230.

<sup>6</sup> A. M. Abdalla, « K3-ML-[Y] : \*AQO-MLO-[Y(E, I)] ; The "Meroitic" Name on El Kurru Plaque 19-3-704 », dans St. Wenig (éd.), *Studien zum antiken Sudan. Akten der 7. Internationalen Tagung für meroitistische Forschungen, 14-19. September 1992 in Gosen / bei Berlin*, *Meroitica* 15, Wiesbaden, 1999, p. 428-456.

Il faut attendre le règne de Kachta, au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, pour que les documents écrits fassent leur réapparition dans le pays de Kouch. Ce roi a en effet étendu son influence jusqu'à la Haute-Égypte, où il a installé sa fille Aménirdis I<sup>ère</sup> comme divine adoratrice, et dispose désormais de spécialistes thébains, qu'il s'agisse d'architecture (il est le premier à se faire bâtir une pyramide), d'administration ou d'écriture. Sous son successeur Piânkhy, les textes se multiplient, au premier rang desquels figure évidemment la grande stèle triomphale qui relate son expédition de l'an 21 pour soumettre les roitelets de Moyenne et Basse-Égypte<sup>7</sup>. Bien qu'érigée dans le temple d'Amon au Djébel Barkal, elle a été rédigée par un ou plusieurs lettrés égyptiens de haute érudition. Durant les siècles suivants, les souverains de Napata disposeront des services de scribes égyptiens, bientôt relayés par leurs élèves kouchites. Mais cette littérature locale est écrite en égyptien et ne concède au méroïtique, la langue parlée quotidiennement, qu'une place minimale, à savoir la transcription des noms propres, anthroponymes ou toponymes. Les noms de naissance des souverains par exemple, sont tous méroïtiques<sup>8</sup>, alors qu'ils adoptent à leur couronnement au moins un *praenomen* égyptien et parfois les trois autres noms de la titulature pharaonique traditionnelle.

C'est à partir du royaume de Méroé, vers 270 av. J.-C., qu'est élaborée une écriture spécifique pour le méroïtique. Après quelques tentatives sans lendemain d'adapter le système complexe des Égyptiens<sup>9</sup>, les scribes de Kouch élaborèrent un alphasyllabaire de 23 signes, purement phonétique, décliné en deux inventaires strictement parallèles, l'un cursif, inspiré du démotique, l'autre hiéroglyphique, réservé à l'usage royal et culturel. Il restera en usage jusqu'au V<sup>e</sup> siècle de notre ère, plus d'un siècle après la chute de Méroé. Près de 2100 inscriptions ont été découvertes à ce jour, couvrant la plupart des genres textuels. Les épitaphes, gravées sur des stèles funéraires ou des tables d'offrandes, s'y taillent la part du lion, comptant pour environ le tiers du corpus. Les inscriptions officielles, comprenant notamment des chroniques historiques qui sont les descendantes des stèles royales napatéennes en égyptien, sont au nombre d'une trentaine : ce sont les plus longs des textes méroïtiques (161 lignes pour la grande stèle du roi Taneyidamani<sup>10</sup>). On trouve également plusieurs centaines de graffiti, pour la plupart gravés par des pèlerins dans les temples de Philae, Doukki Gel, Kawa et Musawwarat. Des légendes commentant, comme en Égypte, les scènes cultuelles dans les temples d'Amara, Dangeil, Méroé et Naga (Fig. 2) constituent l'essentiel de la partie du corpus inscrite en caractères hiéroglyphiques. Des textes magiques sur papyrus ou ostracon, des dédicaces d'objets en contexte funéraire et des pièces comptables sur ostracon complètent cet inventaire très varié et non exhaustif.

## Le déchiffrement des langues anciennes

Le parallèle posé en introduction entre le déchiffrement de l'égyptien et celui du méroïtique ne doit pas dissimuler les divergences importantes entre ces deux cas de figure. Le déchiffrement opéré par Champollion est initialement celui d'une écriture inconnue. Le déchiffrement du méroïtique est, depuis un siècle, celui d'une langue oubliée, puisque l'écriture méroïtique a été déchiffrée par Griffith en 1911. Le terme est en effet ambigu et s'applique aussi bien au décryptage d'une écriture inconnue qu'à la compréhension de textes rédigés dans une langue perdue. On parle ainsi du déchiffrement en cours de l'étrusque, qui ne concerne que la langue, ou du déchiffrement du maya, où c'est l'écriture qui a fait

<sup>7</sup> N. Grimal, *Études sur la propagande royale égyptienne, I, La stèle triomphale de Pi(ânkh)y au musée du Caire*, JE 48862 et 47086-47089, Le Caire, 1981.

<sup>8</sup> C'est le cas de Piânkhy, malgré l'astucieuse transcription qui fait ressembler son nom méroïtique à un composé égyptien signifiant « le Vivant » ; voir Cl. Rilly, « L'apport des deux stèles à notre connaissance de l'écriture en hiéroglyphes égyptiens des anthroponymes et toponymes napatéens », *Annexe*, dans D. Valbelle, *Les stèles de l'an 3 d'Aspelta*, Le Caire, 2012, IFAO, p. 73-91. La seule exception apparente est le nom du roi napatéen Harsiotef, littéralement « Horus fils de son père » ; voir Cl. Rilly *et al.*, *Histoire et civilisations du Soudan, de la Préhistoire à la conquête de Méhémet Ali*, Paris, 2021, p.175.

<sup>9</sup> Les scribes ont notamment essayé d'adapter le principe du déterminatif dans les séquences transcrites du méroïtique : voir Cl. Rilly, « L'apport des deux stèles... », p. 83-88.

<sup>10</sup> Enregistrée sous le numéro REM 1044 dans le *Répertoire d'épigraphie méroïtique* (J. Leclant *et al.*, Paris, 2000).

difficulté, la langue étant globalement connue<sup>11</sup>. Ce terme ou ses synonymes, « décryptage », « décodage », sont empruntés au vocabulaire de la cryptographie et ne désignent au départ que l'opération qui consiste à rendre à nouveau lisible un texte rédigé dans une langue connue, mais rendu inaccessible par l'application d'un code. Il s'agit donc bien d'élucider une écriture inconnue et l'on devrait en toute cohérence réserver le terme de « déchiffrement » au travail sur les systèmes graphiques disparus. Néanmoins l'écriture cryptée n'est pas, comme dans les textes anciens, la transcription visuelle de la parole à fin de communication, mais la retranscription d'un texte à fin de dissimulation. Le travail du déchiffreur ne s'apparente donc que d'assez loin à celui du chiffeur. La langue du message codé par exemple ne joue pas de rôle particulier car elle est par définition celle de l'émetteur et du récepteur et est donc connue de qui veut l'intercepter<sup>12</sup>.

D'autre part, la distinction entre le déchiffrement d'une écriture ancienne et celui de la langue oubliée qu'elle transcrit n'est jamais tranchée. Les documents anciens ne sont jamais rédigés dans une langue connue au départ, mais au mieux dans la forme archaïque d'un parler attesté plus tard : le mycénien, père du grec homérique, pour les inscriptions en linéaire B déchiffrées par Michael Ventris, l'égyptien, ancêtre du copte, pour les textes hiéroglyphiques décryptés par Champollion, etc. Le plus souvent, ce sont les transcriptions de noms propres conservées par des sources extérieures qui ont servi de point de départ pour la lecture des signes : les souverains lagides pour Champollion, les villes crétoises antiques pour Ventris. Mais cette méthode permet seulement de recouvrer une partie du répertoire des signes, les noms propres disponibles n'étant pas légion. Pour élucider la valeur de l'ensemble des caractères, il faut utiliser d'autres éléments de la langue et donc, au moins partiellement, comprendre les textes. À partir de cette étape se confondent dans la plupart des cas le déchiffrement de l'écriture et celui de la langue. Il est rare qu'un tel travail s'arrête en effet au décryptage des signes. Pour ce qui est du méroïtique, la communauté de culture entre l'Égypte ancienne et le royaume kouchite a permis à Griffith d'aller bien plus loin qu'un simple déchiffrement de l'écriture : des dizaines de mots, dont beaucoup empruntés à l'égyptien, ont pu être traduits et en conséquence, des fragments non négligeables de la grammaire ont été établis.

Il semble donc tout à fait légitime de parler d'un « déchiffrement » du méroïtique qui se poursuit, même si désormais, il inclut presque exclusivement la traduction des textes<sup>13</sup>. Beaucoup d'autres langues anciennes sont ainsi en cours de déchiffrement, avec des perspectives de succès variables. On peut citer, aux côtés de l'étrusque, le gaulois, le picte en Écosse, le lusitanien au Portugal, l'ibère et le tartessien en Espagne, le camunien dans les Alpes italiennes, le messapien dans les Pouilles, le minoen en Crète, le hattien en Anatolie et des dizaines d'autres parlers oubliés, attestés par des inscriptions plus ou moins nombreuses et plus ou moins longues.

Les raisons de cette ignorance, qui, selon les langues, s'étend de la méconnaissance de certaines parties de la morphologie et du lexique jusqu'à l'obscurité quasi totale, sont à des degrés divers les mêmes : insuffisance de textes bilingues, isolement linguistique de la langue, nombre réduit et variété restreinte de textes. Ce dernier point est avant tout un facteur limitant : la quantité et la diversité des

---

<sup>11</sup> Le maya classique est aujourd'hui représenté au Mexique et au Honduras par ses descendants directs, les parlers ch'ol, dont il existe d'assez nombreuses descriptions linguistiques. Le déchiffrement du maya, aujourd'hui très avancé, a longtemps buté, non sur des questions linguistiques mais sur la difficulté de son écriture, aux graphies complexes et extrêmement variables d'un scribe à l'autre.

<sup>12</sup> Les codes secrets utilisant des langues rares n'échappent pas à cette règle. L'exemple le plus connu est celui des « Code talkers » navajos utilisés par la marine américaine durant la guerre du Pacifique. Les messages n'étaient pas traduits en navajo, mais codés à partir de l'anglais lettre à lettre, chacune étant transcrite par la traduction en navajo d'un mot anglais commençant par la lettre originale. Le message obtenu était transmis par radio, puis traduit à nouveau en anglais par les « Code talkers » navajos affectés au poste de réception. Composé de mots isolés, il ne constituait pas un énoncé cohérent. La langue amérindienne était donc utilisée dans ce processus comme simple outil de cryptage d'un message en anglais destiné à des anglophones.

<sup>13</sup> Il existe toutefois quelques rares signes de valeur incertaine ou inconnue. La plupart d'entre eux sont probablement des idéogrammes représentant dans les comptes administratifs des denrées comptabilisées (céréales notamment) : voir Cl. Rilly, *La langue du royaume de Méroé. Un panorama de la plus ancienne culture écrite d'Afrique subsaharienne*, Paris, 2007, p. 358 et J. Hallof, « Das Zeichen ♠ », *BSF* 11, 2012, p. 93-105.

textes n'ont pas d'influence directe sur le déchiffrement, mais une langue ancienne au corpus très limité voit diminuer d'autant ses chances d'être un jour comprise. Ainsi, l'étrusque est attesté aujourd'hui par plus de dix mille inscriptions, la plupart très brèves, mais une douzaine assez longue<sup>14</sup>, réparties en de nombreux genres, bien que les épitaphes soient majoritaires. Malgré cette abondance et cette variété épigraphiques, deux siècles de recherche n'ont permis qu'un déchiffrement partiel, laissant par exemple les textes les plus longs très largement obscurs. La situation inverse est beaucoup plus fréquente et explique l'impasse dans laquelle sont engagées les études de nombreux idiomes anciens que l'on peut qualifier de *Trümmersprache* ou langues fragmentaires. Le lusitanien par exemple, langue ancienne du Portugal, est actuellement attesté par quelques noms propres isolés dans des épitaphes en latin et par cinq inscriptions relativement courtes<sup>15</sup>. Il est assez sûrement rattaché à l'une des branches occidentales de l'indo-européen, celtique, italique ou une famille proche entièrement éteinte qui aurait présenté des caractères communs avec ces deux groupes. Quelques mots peuvent être compris, des traductions ont été proposées par des celtisants téméraires, mais l'on ne peut guère espérer progresser sans que de nouvelles inscriptions soient mises au jour.

La masse critique de documents à partir desquels une langue ancienne peut espérer être comprise n'est pas quantifiable, car elle dépend de la situation plus ou moins favorable des deux facteurs principaux, présence de bilingues et apparemment linguistique. Malgré le grand nombre de textes écrits en étrusque, les plus longs échappent encore à la traduction, alors que l'ombrien, langue ancienne du centre de l'Italie, bien qu'attesté par une trentaine d'inscriptions seulement, est assez bien compris depuis plus d'un siècle grâce à sa proximité avec le latin au sein de la famille italique<sup>16</sup>. De plus, autant que le nombre de documents, il faut prendre en considération la diversité des genres épigraphiques et des contextes archéologiques, ceux-ci apportant le plus souvent des informations précieuses sur le contenu qu'on peut attendre.

Le Graal du déchiffreur, du moins selon l'opinion commune, est le texte bilingue, l'inscription double qui juxtapose le même contenu dans la langue que l'on cherche à comprendre et dans une autre qui est connue. Le grand public garde en effet à l'esprit le déchiffrement prototypique, celui de l'égyptien ancien par Champollion à l'aide de la pierre de Rosette. On voit le texte bilingue comme une sorte de dictionnaire en désordre où il n'y a plus qu'à remettre côte-à-côte les équivalences qui sont séparées dans les deux ensembles distincts. Dans la réalité, ce n'est jamais aussi simple et le nombre de langues anciennes qui ont été déchiffrées grâce à des inscriptions bilingues est extrêmement réduit... et l'égyptien ancien n'en fait pas partie. La pierre de Rosette a certes donné la clé de l'écriture égyptienne, sous ses formes hiéroglyphique et démotique. Elle a fourni par exemple des valeurs phonétiques pour les signes qui apparaissent dans les transcriptions des noms lagides, Ptolémée et Bérénice, le cartouche de Cléopâtre étant en effet tiré de l'obélisque de Philae rapporté en Angleterre par Belzoni. Elle a permis, ne serait-ce que par le décompte des signes comparé à la version grecque, de démontrer que le système graphique était mixte, à la fois logographique et phonétique. Elle a enfin livré quelques éléments lexicaux et grammaticaux, d'autant plus chichement que la partie hiéroglyphique, située tout en haut de la stèle, est amputée des deux tiers. En fait, le déchiffrement de la langue égyptienne, la restitution de sa morphologie et de sa syntaxe, la traduction de son vocabulaire ne proviennent pas de la pierre de Rosette ni d'autres bilingues, mais de la connaissance intime qu'avait Champollion de la langue copte, le stade

---

<sup>14</sup> Voir E. Benelli, *Lire et comprendre les inscriptions étrusques* (2<sup>e</sup> éd. révisée), Paris, 2015, p. 259-268. Le *Liber linteus Zagradiensis* (« livre de lin de Zagreb ») qui enveloppait une momie égyptienne conservée au musée archéologique de la capitale croate, comprend un rituel qui, avec ses 1330 mots, constitue le plus long texte étrusque (cf. L. B. Van der Meer, *Liber linteus Zagradiensis. The Linen Book of Zagreb*. Louvain, 2007).

<sup>15</sup> Voir J. Gorrochetaqui et J. M. Vallejo, « Langues fragmentaires et aires onomastiques : le cas de la Lusitanie et de l'Aquitaine », dans E. Dupraz et W. Sowa, (éds.), *Genre épigraphique et langues d'attestation fragmentaire dans l'espace méditerranéen*, Mont-Saint-Aignan, 2016, p. 337-356.

<sup>16</sup> Il est vrai que le plus long de ces documents, les *Tables Eugubines*, est constitué de sept tablettes de bronze gravées, comprenant au total près de 6300 mots et décrivant les rituels de la religion ombrienne (III<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.-C.). Découvertes fortuitement dans la ville de Gubbio en 1444, elles furent l'objet de très nombreuses analyses et traductions plus ou moins exactes depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Notons au passage que Carl Richard Lepsius en fit le sujet de sa thèse de doctorat soutenue à Berlin en 1833, avant de se tourner vers l'égyptologie.

ultime de l'égyptien ancien. Si le copte n'avait pas existé, l'égyptien ancien pourrait sans doute être lu aujourd'hui, puisque la compréhension de l'écriture s'est faite en grande partie à partir des textes gréco-égyptiens, mais il resterait en partie obscur, comme le sont les langues dont l'étude repose uniquement sur quelques bilingues, comme le hourrite ou l'élamite. Pour déchiffrer une langue inconnue à partir de textes bilingues, il en faut non pas un ou deux, mais un grand nombre, puisqu'il ne s'agit pas de comprendre la valeur de quelques dizaines ou quelques centaines de signes d'écriture, mais le sens de plusieurs milliers de mots avec leurs variations morphologiques. Actuellement, seuls le sumérien et le tokharien ont été originellement traduits grâce à des bilingues. Il existe en effet des dizaines de tablettes juxtaposant le sumérien et l'akkadien, puisque les scribes mésopotamiens, à partir du II<sup>e</sup> millénaire, se devaient de connaître les deux langues. Quant au tokharien, langue indo-européenne écrite au haut Moyen Âge dans le Xinjiang, elle a pu être comprise par deux sanscritistes allemands<sup>17</sup> grâce à des textes bouddhiques dont on possédait les originaux en sanscrit ou une traduction en vieux-ouïghour.

Plutôt que de la quête, souvent déçue, de textes bilingues, on peut attendre un secours plus solide de la comparaison linguistique. Il s'agit cette fois d'utiliser la proximité de la langue inconnue avec des idiomes connus, passés ou présents. C'est de cette manière qu'ont été traduits les textes osques et ombriens, ces deux langues italiques étant proches parentes du latin. C'est aussi par cette méthode que l'akkadien a pu être compris, après que l'étude de l'inscription trilingue en vieux-perse, akkadien et élamite de Darius I<sup>er</sup> à Béhistoun eut permis une première approche. On s'aperçut en effet que l'akkadien était une langue sémitique ancienne. La comparaison avec les autres langues sémitiques connues comme l'hébreu, le syriaque et l'arabe permit de parfaire le déchiffrement, officialisé en 1857 par la *Royal Asiatic Society* de Londres, après que les quatre traductions d'une inscription inédite sur prisme d'argile, envoyée aux orientalistes Henry C. Rawlinson, Edwards Hincks, Jules Oppert et W. H. Fox Talbot, aient été jugées concordantes.

Un excellent exemple de la façon dont la méthode comparative peut être utilisée est celui du gaulois. Le gaulois était une langue celtique, comme l'irlandais, le gallois ou le breton. En outre, le celtique est une branche des langues indo-européennes, si bien que des correspondances linguistiques se trouvent non seulement entre le gaulois et ses langues-sœurs celtiques, mais aussi entre le gaulois et des langues indo-européennes plus lointaines comme le latin, le grec ou le sanscrit. L'exemple suivant illustrera ce point<sup>18</sup>. Plusieurs inscriptions ont été gravées sur les instruments, dont des pesons de fuseaux. L'un d'entre eux, trouvé à Sens, comporte le texte suivant : *geneta imi daga vimpi*. Certains des mots peuvent être comparés directement avec les autres langues celtiques : *geneta* est apparenté au gallois *geneth* « jeune fille », *daga* (masculin *dagos*) au vieil-irlandais *dag*, gallois *da*, « bon » et *vimpi* (prononcé [wimpi]), avec le gallois *gwypm* / *gwemp* « joli / jolie ». Pour le terme *imi*, les langues celtiques sont inutiles, car cette forme y a trop évolué (cf. moyen-gallois *wyf*), tandis que les langues indo-européennes anciennes la présentent de façon très reconnaissable. L'indo-européen \*h<sub>1</sub>es-mi signifiait « je suis »<sup>19</sup>. Le sanscrit l'a conservé sous la forme *asmi*. En grec ancien (*eimi*) comme en gaulois, le \*s a disparu devant le \*m, tout en laissant une trace : l'allongement compensatoire de la voyelle précédente en grec (*ei* était prononcé comme un /e/ long) ou le redoublement de la consonne suivante en gaulois (où l'on trouve aussi la graphie *immi*). La traduction complète de l'inscription est donc : « Je suis une jeune fille bonne et jolie ».

Bien entendu, les correspondances entre les mots gaulois et leurs cognats celtiques ou indo-européens ne peuvent être assurés que dans la mesure où ils fournissent un sens acceptable pour la phrase entière. En outre, une cohérence d'ordre culturel est également requise. Dans le cas de cette inscription, la traduction est d'autant plus plausible que le support en est un peson de fuseau. En Gaule, cet objet, souvent offert aux jeunes filles par des soupirants, portait fréquemment des inscriptions en latin ou en

<sup>17</sup> E. Sieg et W. Siegling, « Tocharisch. Die Sprache der Indoskythen. Vorläufige Bemerkungen über eine bisher unbekannte indogermanische Literatursprache », *Sitzungsberichte der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1908, p. 915-932.

<sup>18</sup> Voir P.-Y. Lambert, *La langue gauloise. Description linguistique, commentaires d'inscriptions choisies*, Paris, 2003.

<sup>19</sup> Le \*h<sub>1</sub> note une consonne pharyngale (proche de /h/).

gaulois en relation avec l'amour, la boisson et les autres plaisirs de la vie. L'exemple de la traduction du gaulois est précisément le type d'approche qui pourrait produire les meilleurs résultats pour la traduction des textes méroïtiques. Toutefois, la méthode comparative exige pour être appliquée une condition *sine qua non* : la parenté des langues doit être absolument certaine. L'histoire de la linguistique historique est en effet remplie de rapprochements naïfs ou frauduleux entre langues non apparentées, souvent motivés par des préjugés idéologiques. Avec un labeur acharné, peu d'exigences dans le phonétisme, encore moins dans le sens des mots et beaucoup de mauvaise foi, on peut rapprocher n'importe quelles langues du monde. Le méroïtique lui-même a été la proie de déchiffreurs fantasques qui l'ont tour à tour comparé avec le somali, le sumérien, le basque, le vieux-hongrois et même le tokharien. De manière beaucoup moins inattendue, c'est aux langues de cette région de l'Afrique qu'il a récemment été rattaché par l'auteur de ces lignes, comme nous le verrons plus loin.

### Le déchiffrement du méroïtique : les diverses méthodes

En 1911, l'égyptologue britannique Francis Llewellyn Griffith, spécialiste du démotique et de l'hieratique anormal, exposa son déchiffrement de l'écriture méroïtique en introduction de son ouvrage intitulé *Karanóg*<sup>20</sup>, d'après le nom de la nécropole des gouverneurs de Basse-Nubie que Wooley et Randall-McIver avaient fouillée depuis 1907 et où ils avaient mis au jour plus d'une centaine d'inscriptions funéraires. Comme Champollion et Ventris, il partit des noms propres, notamment les théonymes d'origine égyptienne comme *Amni* « Amon » ou *Asori* « Osiris » ou des noms du roi Natakamani et de sa mère Amanitoré, écrits à la fois en méroïtique et en transcription égyptienne sur un reposoir de barque de Ouad Ben Naga rapporté au musée de Berlin par Lepsius. Il put également utiliser la parenté – parfois lointaine – entre les caractères méroïtiques et leurs équivalents égyptiennes.

Toutefois, il ne se contenta pas de donner la clé des signes. Il essaya déjà de reconstruire des pans de la grammaire et du lexique, inaugurant brillamment la recherche sur la langue méroïtique. Pour ce faire, il utilisa tout d'abord des méthodes externes, c'est-à-dire fondées sur la comparaison avec d'autres langues, principalement l'égyptien. Le méroïtique lui a en effet beaucoup emprunté : outre les noms des dieux, on trouve de nombreux titres : *apote* (prononcé /upute/) « envoyé », de l'égyptien *wpwtj* de même sens, *ant* (prononcé /anata/) « prêtre » de *hm-ntr* « prophète », *wrtxn* (prononcé /warataxana/) « musicienne sacrée », de *wr.t dhn* « grande de rythme » et même des termes de la culture matérielle : *nbr* (prononcé /nabara/) « or », de l'égyptien *nbw* de même sens, *yed* (prononcé /eda/) « argent », de l'égyptien *hd*.

Une autre source d'information est constituée par ce que l'on appelle les textes parallèles. En raison de la communauté de culture entre les Égyptiens et les Kouchites, consécutive à des siècles de domination alternée, des formulations identiques peuvent se trouver dans certains types de textes. Les pèlerins qui visitaient le temple d'Isis à Philae faisaient ainsi graver des graffiti pieux accompagnant la représentation de leurs pieds – symboles de leur passage – rédigés en ces termes : « les pieds de Untel sont ici en présence d'Isis », que ce soit en démotique ou en méroïtique. De cette façon, les mots pour « pieds » (*st*) et pour « en présence de » (*n-l-w*) ont pu être traduits. Plus récemment, on a pu identifier de cette manière les dons divins appelés sur les souverains : vie (*pwrite*), prospérité (*mlowi*), force (*ntke*), correspondant à l'égyptien *nh, wd3, snb*.

En revanche, on ne possède pas d'inscriptions bilingues d'ampleur juxtaposant le méroïtique et l'égyptien. Il est assez probable que l'on n'en trouvera jamais, car les conditions sociopolitiques pour la rédaction de tels textes n'étaient pas réunies à Méroé. Il faut pour cela que coexistent dans un même État plusieurs communautés lettrées de langue différente. C'était le cas pour le grec et l'égyptien dans le royaume lagide ou pour le vieux-perse, l'akkadien et l'élamite dans l'empire achéménide, ce qui explique la rédaction du décret bilingue de Memphis sur la pierre de Rosette ou de l'inscription rupestre trilingue de Béhistoun. Rien de tel ne semble avoir existé sur le territoire de Kouch. La présence de

---

<sup>20</sup> F. Ll. Griffith, *Karanóg. The Meroitic Inscriptions of Shablûl and Karanóg*, E. B. Coxe Expedition to Nubia, VI, Philadelphie, 1911.

familles égyptiennes ou égypto-méroïtiques en Basse-Nubie est attestée par les inscriptions funéraires et cultuelles, mais en nombre trop réduit pour constituer une réelle communauté à l'échelle du royaume.

Griffith et ses successeurs<sup>21</sup> eurent surtout recours aux méthodes internes, au premier rang desquelles figure ce que l'on appelle « méthode philologique » dans notre discipline et « analyse combinatoire » dans les études étrusques. Il s'agit de compléter, à partir des éléments déjà identifiés dans une phrase, ceux qui restent à identifier et d'en tirer une traduction hypothétique que l'on vérifie sur d'autres occurrences des mêmes termes dans des textes différents. L'identification se fait selon deux axes, l'un syntaxique, l'autre sémantique. Pour donner un exemple, Griffith avait repéré que les bénédictions finales des épitaphes comportaient un appel à fournir au défunt de l'eau (*ato*) et du pain (*at*). Dans les exemples archaïques (II<sup>e</sup>/I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), ces deux termes sont suivis d'un mot, *mlo*, connu comme un adjectif signifiant « bon ». Avant l'invention de l'écriture méroïtique, il est déjà présent en effet dans de nombreux noms propres napatéens, où il est transcrit phonétiquement en hiéroglyphes égyptiens et suivi du logogramme *nfr* « beau », « bon » en guise de déterminatif (voir *supra* n. 9). Or, après la période archaïque, *mlo* est remplacé dans les épitaphes par le mot *mhe*. Situé semblablement après les deux substantifs *ato* et *at*, il occupe syntaxiquement la place d'un adjectif qualificatif, toujours postposé en méroïtique. Ce n'est toutefois pas un synonyme exact de *mlo*, car on ne rencontre pas cette substitution dans d'autres types de textes. Cette observation, ajoutée au contexte sémantique, à savoir celui d'une offrande satisfaisante d'eau et de pain, oriente donc vers une acception plutôt quantitative que qualitative. La traduction proposée depuis Griffith est donc « abondant ». Les travaux récents de l'auteur permettent de rendre les deux bénédictions en ces termes : « puissiez-vous lui faire boire de l'eau abondante ; puissiez-vous lui faire manger du pain abondant ».

Une autre approche relevant aussi des méthodes internes est ce que Fritz Hintze (1915-1993), un savant est-allemand qui a dominé la discipline dans les années 1960/80, appelait « méthode d'analyse structurelle » (*Strukturanalytische Methode*)<sup>22</sup>. La procédure consiste ici à comparer sur de vastes corpus les composants des énoncés et notamment les substitutions possibles afin de déterminer la structure syntaxique de la langue. Cette approche, qui est inspirée de la grammaire générative, ne vise pas directement à la traduction, mais se définit comme un travail préparatoire vers ce but. Elle a permis d'éclairer la syntaxe des épitaphes, les seuls textes pour lesquels nous disposons d'un corpus très étendu.

L'analyse du contexte archéologique des inscriptions livre souvent des informations précieuses sur le contenu d'un texte, comme nous l'avons indiqué ci-dessus pour le peson de fuseau de Sens inscrit en gaulois. Ainsi, sur plusieurs tessons de céramique issus des fouilles de Karanóg ou de la ville de Méroé, on trouve des inscriptions comportant le mot *telpe* ou *telepe*, complètement isolé ou inséré dans un contexte obscur. Or le terme apparaît sur une large amphore bien conservée, retrouvée dans d'anciennes mines d'or du désert oriental (REM 0090), où elle devait jouer un rôle dans l'approvisionnement du personnel employé dans cette région éloignée du Nil. L'examen détaillé des tessons de Karanóg et de Méroé montre qu'ils appartenaient eux aussi à de larges récipients propres à la conservation des céréales ou des liquides, jarres ou amphores réutilisées. Ces observations ont permis de faire le lien entre le mot méroïtique et la désignation des grandes jarres à grains utilisées encore aujourd'hui dans les Monts Nouba, où elles sont appelées *ǵilfu* en ama et *ǵèlèb* en mandal, deux dialectes d'une même langue, le nyimang, qui présente de nombreux emprunts aux parlers anciens de Nubie. Le

---

<sup>21</sup> On pense particulièrement à Nicholas B. Millet (1934-2004) et Inge Hofmann (1939-2016) qui ont appliqué extensivement la méthode philologique dans leurs travaux sur les textes méroïtiques : voir par exemple N. B. Millet, « The Meroitic Texts from the Qasr Ibrim Cemeteries », dans A. J. Mills, *A Report of the Excavations Conducted by W.B. Emery in 1961*, Londres, 1982, p. 68-81 et I. Hofmann, *Material für eine meroitische Grammatik*, Vienne, 1981.

<sup>22</sup> Voir notamment Fr. Hintze, « Die Struktur der "Deskriptionssätze" in den meroitischen Totentexten », *MIO* IX-I, 1963, p. 1-28 et « Beiträge zur meroitischen Grammatik », *Meroitica* 3, 1979, p. 1-214.

sens de « jarre à grains » est donc bien établi pour le méroïtique *telpe/telepe*, grâce à la conjonction du contexte archéologique et de la comparaison linguistique<sup>23</sup>.

Semblablement, l'iconographie associée à une inscription, particulièrement dans une culture si fortement influencée par l'Égypte, où l'image et l'écrit sont intimement liés, apporte des éléments précieux pour la compréhension des textes. L'identification par Griffith des offrandes souhaitées aux défunts dans les épitaphes comme « eau » et « pain » doit ainsi beaucoup à la représentation de ces deux éléments sur les tables d'offrandes méroïtiques sur lesquelles elles sont gravées : leur décor comprend généralement deux vases d'où s'écoule un filet de liquide ainsi qu'un autel couvert de pains ronds. Plus récemment, Jochen Hallof a publié plusieurs tablettes de bois peintes, trouvées dans les fouilles britanniques du temple de Qasr Ibrim, représentant des animaux sacrés, cobra, faucon ou gazelle<sup>24</sup>. Chacune comporte un texte dont l'essentiel nous échappe, mais qui commence par un mot unique suivi du démonstratif *qo-li* « ce », « cette ». Chaque séquence initiale est différente, sauf sur les deux seules tablettes qui figurent un même animal, à savoir une gazelle, et où l'on lit : *abese qoli* (REM 1198 et 1199). Il est évident que ce groupe signifie « cette gazelle » et que le nom de l'animal en méroïtique est *abese*.

Dès le déchiffrement de l'écriture méroïtique, on commença à spéculer sur l'apparement linguistique de la langue qu'elle véhiculait. On espérait en effet la traduire à l'aide de la méthode comparative que nous avons illustrée ci-dessus pour le gaulois. Cette approche, qui est à la fois interne et externe, est souvent la plus efficace dans le déchiffrement des langues oubliées. Griffith supposa au début que le vieux-nubien, la langue écrite des royaumes chrétiens du Soudan médiéval, était au méroïtique ce qu'était le copte à l'égyptien ancien. Le vieux-nubien, connu alors surtout par des textes religieux, avait été facilement déchiffré quelques années auparavant par Schäfer et Schmidt<sup>25</sup>. Il était en effet écrit à l'aide de caractères coptes, complétés par quelques signes empruntés au méroïtique, et ressemblait fortement à son descendant, le nobiin, langue nubienne moderne parlée entre la frontière égyptienne et la 3<sup>e</sup> cataracte, dont il existait plusieurs descriptions, dont l'une écrite par Lepsius en 1880. Griffith se plongea dans l'étude du vieux-nubien mais s'aperçut rapidement qu'il présentait avec le méroïtique trop de différences pour en être issu. Dans l'entre-deux-guerres, on privilégia une parenté avec les langues afro-asiatiques (anciennement appelées chamito-sémitiques) et particulièrement avec les parlers couchitiques comme le bedja des nomades de la mer Rouge ou le somali de la Corne de l'Afrique.

Après que Hintze eut démontré que cette hypothèse était sans fondement<sup>26</sup>, on se tourna vers une famille de langues africaines nouvellement reconnue, le nilo-saharien, et plus exactement sa branche centrale, le soudanique oriental (*East Sudanic*), qui comprend notamment les langues nubiennes<sup>27</sup>. Toutefois, le rapprochement proposé par Trigger était mal étayé, les données méroïtiques étant en partie fautives et les descriptions des langues modernes étant, à cette époque, rares et lacunaires, à l'exception des parlers nubiens du Nil. Quarante ans plus tard, alors que la connaissance de la langue méroïtique avait progressé et que de nombreuses études des langues soudaniques orientales avaient été publiées, la démonstration a pu être reprise sur des bases lexicales et morphologiques solides et, cette fois, menée à

---

<sup>23</sup> Cl. Rilly, « Les chouettes ont des oreilles. L'inscription méroïtique hiéroglyphique d'el-Hobagi REM 1222 », dans V. Rondot, F. Alpi et F. Villeneuve (éds), *La pioche et la plume. Autour du Soudan, du Liban et de la Jordanie. Hommages archéologiques à Patrice Lenoble*, Paris, 2011, PUPS, p. 491-493.

<sup>24</sup> J. Hallof, Jochen, *The Meroitic inscriptions from Qasr Ibrim, III. Inscriptions on Stone, Wood, Parchment and Gourd, Plates*, Dettelbach, 2016 et *The Meroitic inscriptions from Qasr Ibrim, III. Inscriptions on Stone, Wood, Parchment and Gourd, Text*, Dettelbach, 2020. La publication par Jochen Hallof entre 2011 et 2020 de 779 documents inédits issus des fouilles de l'EES à Qasr Ibrim est une contribution majeure à l'avancement des études méroïtiques.

<sup>25</sup> H. Schäfer et K. Schmidt, « Die erste Bruchstücke christlicher Literatur in altnubischer Sprache », *Sitzungsberichte der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse*, Berlin, 1906, p. 774-785.

<sup>26</sup> Fr. Hintze, « Die sprachliche Stellung des Meroitischen », *Afrikanische Studien* 26, 1955, p. 355-372.

<sup>27</sup> B. G. Trigger, « Meroitic and Eastern Sudanic: a Linguistic Relationship? », *Kush* 12, 1964, p. 188-194.

bien<sup>28</sup>. Le méroïtique appartient au rameau septentrional des langues soudaniques orientales (soudanique oriental nord, en abrégé SON), qui comprend quatre autres familles de langues : le nubien, parlé au Soudan et au sud de l'Égypte (Darfour, Kordofan, vallée du Nil), le nara, parlé dans l'ouest de l'Érythrée, le taman (tama et mararit), parlé au Tchad et au Darfour et le nyima (nyimang et afitti) parlé dans les Monts Nouba au Soudan. Comme nous l'avons noté en introduction, la dispersion du groupe original s'est faite au troisième millénaire avant notre ère. Ces langues se sont donc fortement différenciées, si bien que les correspondances lexicales avec le méroïtique sont souvent brouillées. Loin de livrer immédiatement des traductions, la méthode comparative nécessite ici des analyses poussées et des reconstructions complexes.

Pour donner un exemple de ces difficultés, nous avons vu ci-dessus que le mot méroïtique pour « pied », « paire de pieds » était *st*. La prononciation est théoriquement /sata/, puisque la voyelle par défaut de l'alphasyllabaire méroïtique est /a/. Le nubien présente pour ce mot des formes variées selon les parlers : *oi* en vieux-nubien et *óoy* en nobiin, *ossi* en kenuzi et dongolawi, *òtti* en midob<sup>29</sup>. Toutes remontent à un proto-nubien \*osti. Le groupe \*-st- a subi une assimilation progressive en kenuzi-dongolawi, régressive en midob. En vieux-nubien / nobiin, la forme assimilée \*ossi s'est simplifiée en \*osi par haplologie dans un premier temps, puis le /s/ s'est amuï, un accident fréquent en nubien, aussi bien à l'initiale qu'à l'intervocalique. Le terme proto-nubien comprenait un radical \*os- suivi d'un suffixe \*-ti, qui avait valeur de singulatif et parfois de duel (ici « paire de pieds »). Les cognats connus dans les langues soudaniques orientales (en amont du SON) indiquent un étymon \*sog « pieds » : *sóc* en baale (langue surmique), *côk* en dinka (langue nilotique). Or les langues SON, notamment le nubien et le nara, présentent une grande instabilité de la consonne /s/, surtout à l'initiale. Pour cette raison, le proto-SON \*sog « pieds » a souvent été remplacé par d'autres racines plus stables, comme \*mbar « jambe ». En nara, le terme original n'a été conservé que dans la désignation du « tibia », *hóg*, avec un affaiblissement régulier du \*s initial en /h/. En proto-nubien, le duel \*sog-ti a évolué en \*soti, avec assimilation du /g/ (\*sotti) et simplification de la gémignée, puis il a subi une métathèse fréquente qui évitait l'affaiblissement des /s/ initiaux<sup>30</sup>, aboutissant finalement à \*osti. En méroïtique, le suffixe singulatif et duel correspondant au nubien *-ti* est *-t* (prononcé /ta/). Comme le proto-nubien est à l'intérieur du SON la langue la plus proche du méroïtique, on aurait attendu \*sota « paire de pieds » au lieu de /sata/. Il est possible que la graphie *st* corresponde effectivement à /sota/, car le méroïtique n'a pas de signe univoque pour transcrire la voyelle /o/ et on a quelques indices pour penser qu'elle est parfois confondue avec la voyelle par défaut /a/. Il se peut également qu'une harmonie vocalique se soit produite, faisant évoluer /sota/ en /sata/.

Comme le voit par cet exemple, la méthode comparative peut rarement être utilisée seule pour traduire des textes méroïtiques, car les langues SON ont beaucoup divergé en quatre millénaires d'évolution. En revanche, elle complète excellemment les autres méthodes et peut aider à affiner ou confirmer des traductions hypothétiques. Nous avons vu précédemment que le mot *telpe/telepe* pouvait être traduit par « jarre à grains ». Il s'agit clairement d'un composé, les racines simples étant en méroïtique du type CVC- ou VC-. L'élément final *pe* (variante *pi*) signifie « lieu », « endroit » et peut être comparé au vieux-nubien *pi-* « rester », « être ». Le premier élément *tel/tele* est un cognat du proto-nubien \*teer « semer » et désigne le grain (cf. kenuzi *teri* « semence »). Ici aussi, la méthode comparative apporte une confirmation décisive du sens proposé pour ce terme et fournit en surplus des informations importantes sur la composition du mot.

<sup>28</sup> Cl. Rilly, *Le méroïtique et sa famille linguistique*, Paris – Louvain, 2010.

<sup>29</sup> Le nobiin, forme moderne du vieux-nubien, est parlé entre le sud de l'Égypte et la 3<sup>e</sup> cataracte du Nil, le kenuzi (ou mattokki) en Égypte autour d'Assouan, le dongolawi (ou andaandi) entre la 3<sup>e</sup> cataracte et la boucle du Nil, le midob (ou tid-n-aal) dans le Nord-Darfour. On notera qu'au strict sens ethnographique et linguistique, les Nubiens constituent une population originaire de l'ouest du Soudan, dont plusieurs branches ont envahi la vallée du Nil à la chute de Méroé au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Le terme est abusivement utilisé par les égyptologues pour désigner les peuples antiques du Nord-Soudan et devrait le plus souvent être remplacé par « Kouchites ».

<sup>30</sup> Voir Cl. Rilly, *Le méroïtique ...*, p. 355.

## Un exemple de traduction récente : le linteau inscrit de la dame Adatalabe

La compréhension des textes méroïtiques reste très inégale selon les types de textes. Certains sont encore presque entièrement hermétiques, comme les décrets oraculaires amuletiques, des inscriptions sur ostracon, papyrus ou cuir assurant à leur possesseur une protection magique. Un protocole initial partiellement traduisible y est suivi d'un long texte incompréhensible, sans doute parce que, comme ses modèles égyptiens, il détaille les divers malheurs qu'il permet d'écartier à l'aide d'un vocabulaire et une syntaxe trop variés pour notre connaissance encore insuffisante de la langue méroïtique<sup>31</sup>. Il en va tout autrement des épitaphes, souvent longues, qui sont nombreuses et suivent un schéma stéréotypé, si bien qu'elles ont fait l'objet de nombreuses études depuis Griffith. Leur syntaxe, qui comportait un certain nombre de points obscurs, a été presque entièrement élucidée ces dernières années<sup>32</sup>. Elles sont par conséquent les inscriptions les plus aisément traduisibles, même si quelques détails nous échappent encore. Nous nous proposons d'en donner un exemple à l'aide d'un texte funéraire récemment découvert<sup>33</sup> dans les fouilles de la nécropole napato-méroïtique de Sedeinga, en Nubie soudanaise (voir Fig. 3).

Ce linteau inscrit (n° d'inventaire II T 302d2, L 79,9 cm, H 27,4 cm) a été mis au jour en novembre 2017 au milieu du Secteur II de la grande nécropole de Sedeinga, lors de la fouille de la descenderie de la tombe II T 302. Il provient d'une chapelle funéraire méroïtique construite, soit contre la pyramide II 302, fort petite, soit plus vraisemblablement contre la pyramide voisine II 303. Bâties en briques crues, ces chapelles se sont toutes effondrées, ne laissant subsister que leurs éléments de grès. Les épitaphes sur linteaux sont une particularité de Sedeinga, les autres sites limitant les textes au mobilier de la chapelle, soit les stèles et tables d'offrandes. L'enterrement date de 150/200 apr. J.-C. d'après l'analyse paléographique. Voici la lecture et la traduction de cette inscription.

Translittération : <sup>1</sup> *Wos-i : Sor-eyi : Adtble q-o-wi : Yibletr : areqebre : Atiye-te-l : yerike-l-o : Xmlo<sup>2</sup>witeke : dxel-o : pqr : qori-t : yetmde-l-o : womnith-l : ste-l-o : aribet-l : yetmde-l-o : <sup>3</sup>beloloke : Atiye-te-l : yetmde-l-o : mdek : Tley-t : kdit-o : snemdese pqr-l<sup>4</sup>-t-o : mlo-l-o : mlo : stohe-l-o :*

Traduction : « Ô Isis ! ô Osiris ! Voici Adatalabe. Elle a été engendrée par Yibaletara, *areqebre* à Sedeinga. Elle a été enfantée par Khamalowitzéké. Elle était la nièce d'un prince royal. Elle était la mère d'un premier prêtre d'Amon. Elle était la nièce d'un contrôleur des taxes. Elle était la nièce d'un grand-prêtre à Sedeinga. Elle était la sœur d'un prêtre-*mdek* de Taleya. Elle était *snemdese* du prince. C'était une (femme) bonne. C'était une (femme) bonne *stohe*. »

Les termes encore intraduisibles ont été laissés en italique. Il s'agit pour la plupart de titres administratifs ou sacerdotaux, mais le dernier mot est sans doute un adjectif. Si le nom de la défunte et celui de son père ont une signification obscure, celui de sa mère, Khamalowitzéké (*X-mlo-wi-teke*) peut se traduire par « celle qui aime un bon repas », ce qui est caractéristique de la formation des anthroponymes, liés à des particularités physiques, des situations sociales ou des événements familiaux. La mention d'un culte de la déesse de la guerre Taleya, connue jusqu'ici par une seule occurrence en contexte royal (REM 1005), est une surprise. Le terme de « nièce » ou « neveu » qui traduit le substantif *yetmde* doit s'entendre comme un lien de parenté très large : il situe un individu par rapport à un parent plus âgé dans sa lignée maternelle. La phrase *mlo-l-o-wi* « c'était une femme bonne » / « c'était un homme bon », fréquente dans les épitaphes, est un résumé lapidaire (parfois plus étendu) des formules de justification du défunt dans le chapitre 125 du Livre des Morts égyptiens. Comme on le voit par cet exemple, on ne peut considérer le méroïtique comme une langue non déchiffrée, contrairement à ce que l'on peut encore lire dans certains articles de vulgarisation. Mais c'est un déchiffrement en cours, qui nécessitera plusieurs décennies de travail et sera conditionné à la découverte de nouveaux textes dans les sites archéologiques du Soudan.

<sup>31</sup> Voir Cl. Rilly, *La langue du royaume ...*, p. 216-226.

<sup>32</sup> Pour une synthèse des avancées en ce domaine, voir Cl. Rilly, *Le méroïtique...*, p. 61-74.

<sup>33</sup> On se reportera au rapport de la mission dans Cl. Rilly et V. Francigny, « Closer to the Ancestors. Excavations of the French Mission in Sedeinga 2013–2017 », *SudNub* 22, 2018, p. 65-74.

**English abstract :**

*This article gives a current state of the arts of the ongoing decipherment of the Meroitic language. Meroitic was the language of the kingdom of Kush in the Sudan. It is attested by about two thousand inscriptions from the third century BC to the fifth century AD. The Meroitic script was deciphered in 1911 by F. Ll. Griffith but the language it conveys still resists translation. Unlike Ancient Egyptian, Meroitic became extinct without descendant language and no extensive bilingual text was ever discovered. This is not an isolated case. Many ancient languages are still undeciphered or only partly translatable: Gaulish, Pictish, Etruscan, Iberian, Minoan, Hattic and many others. A first issue is of course the number of inscriptions: if they are scarce, the case is often hopeless. For some extinct languages that can be linked with ancient or living languages which are known, the comparative method is a solution. Akkadian for instance was translated this way. As for Meroitic, different methods were used, such as the research of Egyptian loan-words, parallel texts, combinatorial analyses and archaeological and iconographic context. The comparative method has recently been added to this list after the author demonstrated that Meroitic belongs to a sub-group of Nilo-Saharan languages, Northern East Sudanic, which comprises Nubian and other languages from the Sahelian belt from Chad to Eritrea. The article concludes with the translation of a Meroitic text, a funerary inscription found in Sedeinga in 2017.*

**Légendes des figures:**

Fig. 1. Papyrus Golénischeff, détail de la liste d'officiels kermaïtes (© Fonds Leclant)

Fig. 2. Temple d'Amon de Naga : le dieu accueille la Candace Amanitoré (© Cl. Rilly)

Fig. 3. Linteau inscrit de la dame Adatalabe, fouilles de Sedeinga 2017 (© SEDAUV. Francigny)